

PRENUMERATA

w Paryżu i na prowincji:

KWARTALNIE..... 5 fr.
 PÓŁROCZNIE..... 10 fr.
 ROCZNIE..... 20 fr.

Zagranicą:

ROCZNIE..... 22 fr.

TELEFON:

TRUDAINE 61.42

POLONIA

REVUE HEBDOMADAIRE POLONAISE

PARAISANT CHAQUE SAMEDI

ABONNEMENTS

Paris et Départements:

TROIS MOIS..... 5 fr.
 SIX MOIS..... 10 fr.
 UN AN..... 20 fr.

Etranger:

UN AN..... 22 fr.

TÉLÉPHONE:

TRUDAINE 61.42

REDAKCJA I ADMINISTRACJA — 3^{bis}, rue La Bruyère, 3^{bis} — RÉDACTION ET ADMINISTRATION

La solution militaire de la question polonaise

Dès le début de la guerre et même dès avant la guerre, il était difficile d'entrevoir d'autre solution de la question polonaise que la solution par les armes.

Après Mickiewicz on aurait volontiers répété : « Mon Dieu, donnez-nous la guerre universelle pour rétablir la Pologne et la Justice dans le monde! »

Je ne méconnaissais pas cependant la possibilité d'une solution révolutionnaire : l'Allemagne secouant le joug moral et matériel de ses hobeaux; l'Autriche se disloquant sous l'effort des nationalités dissidentes; la Russie se décomposant en ses divers éléments, et toute l'Europe centrale et orientale revenant à la paix par la force du Droit!

Mais cette solution révolutionnaire semblait nécessairement subordonnée à des événements militaires de la plus haute importance. La guerre seule pouvait donner à l'Allemagne prussifiée l'ébranlement indispensable qui déchaînerait chez elle la révolution attendue.

Dès lors que nous fûmes en guerre et que la mêlée devint générale en Europe, il apparut bien que la bataille mondiale déciderait cette fois du sort de la Pologne.

Le peuple allemand sauvagement inféodé à ses princes et à ses généraux, engagé volontairement dans la « guerre fraîche et joyeuse », pensait bien moins à la solution révolutionnaire des conflits européens, qu'aux profits certains et prochains que devait lui apporter la guerre, « cette industrie nationale » de l'Etat prussien.

Depuis quatre ans bientôt, le sort en est jeté; la question polonaise, comme la question d'Alsace-Lorraine, ne trouvera de solution que sur les champs de bataille.

Le président Wilson lui-même, le philosophe homme d'Etat, sorte de Marc-Aurèle du Nouveau-Monde, vient de le dire : « La nation sera désormais animée d'une seule résolution : terminer la guerre par la force et par la force seule. »

Comment donc en serait-il autrement? L'Allemagne a-t-elle jamais connu autre chose que la force et la brutalité? Par la force, la Prusse a dépouillé tous ses voisins pour asseoir sa puissance territoriale; par la force, la Prusse a dominé l'Allemagne; par la force, l'Allemagne a dominé l'Autriche et ses autres alliés.

La Pologne disloquée par la force ne saurait renaître que par la force. Une force intérieure a brisé la Russie, l'un des bourreaux de la Pologne; une force extérieure brisera l'Allemagne; et c'est par la coalition de forces extérieures et intérieures que l'Autriche elle-même se disloquera.

Les gouvernements de violence qui régnaient à Pétrograd et qui régnaient encore à Vienne et à Berlin ne succomberont que sous les coups de la violence.

La reconstitution de l'équilibre européen, rompu dans l'Europe orientale depuis un siècle, par l'extension formidable de la Moscovie, sera l'œuvre des démocraties occidentales appuyées par le vœu ardent des nationalités conscientes de leurs destinées.

Les Polonais en armes, douloureusement partagés entre trois Etats, et tournés les uns contre les autres, ont vu la jeunesse de leur nation, servir aux desseins de conquête des oppresseurs de la Pologne.

Les légions polonaises de Piłsudski, organisées pour chasser de Pologne l'envahisseur russe, sont devenues pour l'Allemagne un tel objet de défiance qu'elles ont dû se dissoudre, ou fuir à l'étranger, ou même se laisser interner comme des ennemis.

Un demi-million de Polonais incorporés dans l'armée russe, après avoir subi les terribles épreuves de la guerre, se sont dispersés, fondus dans la grande débâcle de l'Empire russe.

Les contingents polonais embrigadés dans les troupes allemandes et autrichiennes, étroitement surveillés par leurs chefs qui les placent souvent aux positions les plus exposées, sont privés de toute organisation nationale. Rien à attendre pour eux de la victoire qu'ils pourraient remporter; rien que les verges de l'instituteur prussien pour leurs enfants, et les menaces du gendarme qui fit emprisonner Bartek Zwycięzca.

Sous les drapeaux insolents des puissances germaniques, la liberté polonaise ne saurait fleurir! Les destructeurs de la Pologne ne seront jamais ses rénovateurs.

Heureusement qu'à l'impérialisme autoritaire de Vienne et de Berlin, les démocraties d'Europe et d'Amérique donnent enfin la réplique.

L'armée polonaise organisée en France, modeste encore, mais sûre de sa force croissante, représente parmi les démocraties de l'Occident, les vœux et les espérances de la Pologne.

GEORGES BIENAIMÉ.

Le Congrès de Rome

Le congrès des nationalités opprimées, rassemblée à Rome depuis lundi, 8 avril, siège au Capitole. Le congrès a nommé président M. Ruffini, sénateur, et vice-présidents M. Andréa Torre, pour les délégations italiennes; M. Franklin-Bouillon, pour la France; M. Wickam Steed, pour l'Angleterre, et M. Nelson Gay, pour l'Amérique.

Les principaux délégués polonais au congrès de Rome sont, croyons-nous, MM. Maryan Seyda, Jean Modzelewski, Jean Rozwadowski, Sypniewski, Jean Zamorski, Bohdan Winiarski et Sigismond Zaleski.

M. Léon Brunn, dont la compétence dans les questions slaves est connue, écrit dans l'*Intransigeant* du 7 avril à propos de ce congrès :

La présence des délégués polonais à Rome aura un grand retentissement dans le Centre et dans l'Est de l'Europe. Grâce à sa position centrale et à sa force numérique, le facteur polonais est appelé à jouer dans l'Europe de demain un rôle considérable. Nous croyons savoir que les délégués polonais s'appliqueront surtout à élargir les débats et à y accentuer le caractère antigermanique.

Le congrès de Rome a pour but d'éclairer l'opinion des pays alliés sur l'attitude des peuples hostiles au bloc germano-magyar et, en même temps, d'encourager leur résistance.

La poussée germanique, après avoir enfoncé les deux portes principales de l'Est, Belgrade et Varsovie, dévale par les deux grandes routes historiques, celle de Constantinople et celle de Kief et du Caucase. Toutes les deux visent directement l'immense territoire de l'Asie, les Indes, l'Egypte, et, derrière tout cela, la domination du monde.

Pour y parer, il est nécessaire de barrer ces deux routes en y dressant deux remparts vivants : une grande Serbie, appuyée sur l'Italie et sur la Roumanie et fermant l'accès de Constantinople : et (entre la Baltique et les Carpathes) une grande Pologne appuyée sur une Bohême indépendante.

Tâche énorme, but démesuré — sera-t-on tenté de dire : mais, tout n'est-il pas immense, en ce moment? Et il n'est qu'un seul moyen de n'être pas pris au dépourvu, c'est de voir grand.

POLOGNE ET LITHUANIE

En ce moment où les intrigues allemandes développent en Lithuanie un état d'esprit séparatiste et une opposition factice à l'égard de la Pologne, il me semble que le meilleur moyen d'y remédier est de rappeler la part prise par la Lithuanie dans les insurrections nationales. Car, si les Lithuaniens reprochent aux Polonais de les avoir dominés et absorbés, depuis le baptême de Jagellon, si, malgré leur adhésion solennelle à l'union des deux pays, adhésion si librement consentie et si souvent renouvelée au cours des siècles, ils pensent encore que la Pologne a fait peser sur eux un joug tyrannique, comment expliquent-ils, qu'après les partages, quand la puissance de la Pologne fut brisée, la Lithuanie se soit montrée si profondément attachée à la patrie polonaise? Et elle ne se contenta pas alors de proclamer cet attachement par des paroles, elle le prouva dans la souffrance, dans la mort, et elle scella ainsi, d'une façon inattaquable, avec son sang, la vieille « Union » de Horodło et de Lublin. Pendant les années qui précédèrent l'insurrection de 1830, l'Université de Wilno joua un rôle important dans la préparation du soulèvement national. Une jeunesse ardente et généreuse s'y pénétrait des grandes idées d'indépendance et de liberté qui frémuaient alors dans toute l'Europe, mais la domination russe pesait encore plus lourdement sur la Lithuanie que sur la Pologne, et le gouvernement du tsar se mit à faire une guerre acharnée à ces idées qu'il jugeait si dangereuses. Ceux qui les incarnaient, qui les répandaient, étaient les « philarètes » et les « philomates » lithuaniens, jeunes gens appartenant aux écoles, aux gymnases, à l'Université, et qui, pleins d'enthousiasme et de passion, avaient formé un vaste système d'association et de propagande pour maintenir leur nationalité et relever leur patrie. Ils avaient pour fondateur Thomas Zan, qu'entouraient Mickiewicz, Massalski, Daniłowicz et autres âmes de même trempe. Tous portaient en eux un rêve sublime et malgré les persécutions inouïes de Nowosiltzow, de 1823 à 1830, leurs paroles, leur exemple, leurs souffrances héroïques eurent une influence immense sur les esprits et sur les événements. Quand la révolution du 29 novembre éclata à Varsovie, les Lithuaniens tressaillirent d'impatience et d'espoir, mais les moyens de faire la guerre leur manquaient entièrement, ils demandaient qu'une armée polonaise vint leur apporter des munitions, des armes et des troupes régulières qui pourraient servir de cadre à celles qu'ils voulaient former. Cette armée se faisant toujours attendre, les Lithuaniens tâchèrent, à la fin de mars, d'organiser une guerre de partisans dans les profondes forêts qui forment les deux tiers de leur pays. Les Samogitiens commencèrent d'abord la lutte : Grużewski et Kalinowski, dans le district de Rosieny, Jacewicz et Gawdon, à Telsze, Szemiot et Herubowicz, dans le district de Szawle, Bończa, Plater, Kolysko, Billewicz, dans le district de Wilkomierz. Cette guerre de partisans leur réussit d'abord et, les Russes ayant été vaincus dans plusieurs rencontres, le soulèvement s'étendit rapidement, le gouvernement de Wilno, sauf les villes importantes, celui de Minsk, furent bientôt au pouvoir des insurgés.

Mais à la fin d'avril ils se réunirent au nombre de 5.500, sous les ordres du comte Załuska, et ils essayèrent de marcher sur la capitale. Cette

nouvelle tactique leur fut fatale et les Russes, grâce à des renforts envoyés par Diébitch, poursuivirent de tous côtés les troupes des insurgés, s'emparèrent du port de Polangen, d'où ils attendaient des secours et des munitions, mirent tout le pays à feu et à sang et arrivèrent à écraser, après des massacres sauvages, la plupart des bandes de partisans. On vit alors des prodiges d'héroïsme, entre autres, un jeune homme de l'académie de Wilno, entouré par une compagnie tout entière, tua jusqu'à seize Russes et parvint encore à rallier ses compagnons.

Mais le feu couvait toujours en Samogitie, les insurgés des autres districts venaient s'y réfugier et on ne cessait d'y conspirer et d'y lutter en attendant cette armée que devrait toujours envoyer le gouvernement national de Varsovie. Elle arriva enfin : le 19 mai, Chlapowski se dirigea sur la Lithuanie avec des forces peu considérables, mais capables d'exercer et d'encadrer celles des Lithuaniens. Il passa au travers des détachements russes et après plusieurs engagements, il parvint non loin de Wilno. Pendant ce temps, il avait été rejoint par de nombreux détachements d'insurgés et par des jeunes gens de l'université.

Avec ces renforts, son corps s'éleva à plus de 7.000 hommes, il put menacer à la fois Wilno et Kowno. Il apprit alors l'arrivée de Gielgud, accompagné de troupes importantes ; était-ce enfin l'aide que les Lithuaniens espéraient depuis si longtemps ? Malheureusement Gielgud ne chercha pas assez à étendre le soulèvement à toute la Lithuanie ; ses vues portèrent principalement sur la Samogitie où eurent lieu de nombreux combats sans résultats appréciables. Il perdit du temps à Sejny, où il organisait des troupes lithuaniennes et même un simulacre de gouvernement. Enfin, après avoir pris et perdu la ville de Szawle, il tenta de s'emparer de la capitale de la Lithuanie, le 19 juin, mais, repoussé avec pertes, il se vit dépourvu, par cette opération, du peu de popularité qui lui restait encore. Contraint à une retraite difficile, il n'écoula pas les avis de ses meilleurs lieutenants, surtout de Dembiński, et il laissa forcer, les uns après les autres, toutes ses lignes de défense. Après avoir essayé vainement de reprendre Szawle, Gielgud réunit un conseil de guerre pour décider des mesures suprêmes. Dembiński proposa de marcher en bloc sur la Courlande, Gielgud, au contraire, voulait diviser l'armée, et son avis l'emporta, mais ces tronçons, harcelés sans cesse par les Russes, ne purent aboutir à rien ; Gielgud et Chlapowski se réfugièrent en Prusse, avec leurs troupes, et, le 12 juillet, ils mirent bas les armes, près du village de Schlungsten. L'exaspération des officiers était

au comble, ils se croyaient trahis et l'un deux, Skalski, se détachant de son régiment, se précipita sur Gielgud et le tua. Cette fin tragique d'un chef dont les capacités ne furent pas à la hauteur de la mission termina la malheureuse campagne de Lithuanie. Dembiński, lui, après une retraite accomplie au milieu de difficultés presque insurmontables, put regagner Varsovie où il fut accueilli par l'enthousiasme que méritait une des plus belles opérations militaires que l'histoire ait jamais enregistrées.

Ainsi, en 1830, comme la Pologne, et avec la Pologne, la Lithuanie fut vaincue. Les espoirs, les souffrances, la persécution et l'exil, tout fut commun entre les deux pays, aussi, devant tant de Lithuaniens qui ont lutté et qui sont morts, volontairement, pour le même idéal que les Polonais, n'avons-nous pas le droit de redire aux modernes séparatistes, la célèbre parole de Pascal : « Je crois facilement des témoins qui se font égorger » ?

ANNE-MARIE GASZTOWTT.

Les souvenirs polonais de M. Albert Cim (Cimochowski)

Malgré le bombardement, la Société des artistes polonais a tenu, le dimanche 24 mars, une de ses plus brillantes réunions littéraires.

L'illustre écrivain, M. Albert Cim, avait bien voulu se rendre à l'invitation du président de la Société et nous offrir les prémices de ses souvenirs polonais. Sa conférence eut pour titre : « Les Polonais en France. Souvenirs d'émigration ». L'éloge de M. Albert Cim n'est pas à faire : ses cinquante volumes de romans, nouvelles et études littéraires comptent parmi les plus belles productions de la littérature française contemporaine. La Société des Gens de Lettres les a distingués brillamment en leur décernant il y a quelques années son grand prix de lettres.

Nous n'insisterons que sur un seul détail. M. Albert Cim qui est le fils d'un émigré de 1831 est né en France, mais resta malgré cela un fils dévoué de la Pologne. Il nous présente un chaînon qui réunit les deux nations toujours sœurs, la nation française et la nation polonaise. Il a servi la France selon ses forces et a aimé la patrie de ses ancêtres, la Pologne. Dans sa longue et belle vie il a côtoyé un nombre considérable de ceux qui comme son père avaient combattu pour la liberté non seulement

de la Pologne, mais aussi de la Russie, car sur leurs étendards ils avaient fait broder les mots : pour notre liberté et pour la vôtre. C'était un essaim d'idéalistes, de gens qui se dévouaient pour l'humanité, qui marchaient les yeux fixés sur une étoile et qui à cause de cela étaient souverainement beaux. C'est eux qui ont appris aux fils à ne pas plier devant l'opresseur et à garder, comme l'a relevé avec justesse une des dernières déclarations de l'Entente, *magnifiquement* la vitalité de la Pologne. Aussi ont-ils revécu dans leur éclat dans les paroles du brillant littérateur.

La première silhouette qu'a retracée M. Cim était celle de son père, M. Thomas-Lucien Cimochowski, officier de l'armée polonaise de 1830. Il combattit sous les ordres du général Chlapowski, fut blessé, obtint la croix d'argent *Viruti militari* et après avoir émigré a vécu d'abord à Dax et à Mont-de-Marsan, puis à Bar-le-Duc où il resta plus de quarante ans et où il décéda.

Il faut avoir vu, comme je l'ai vu — dit M. Albert Cim — et comme nombre d'entre nous l'ont vu, certainement, ce que c'est que l'exil, combien est douloureux le mal du pays, l'arrachement au sol natal et aux affections de la famille, pour se rendre compte du long martyre de nos pères, et comprendre aussi ce que signifie le mot « patrie ».

Comme tous, le père de notre écrivain a souffert et comme tous il a fermé ses yeux bercé par l'espoir qu'au moins ses enfants ou ses petits-enfants reverront leur pays libre.

A côté du père de M. Cim se rangent ses amis. D'abord André Towianski dont M. Thomas-Lucien Cimochowski avait été un fervent disciple, puis Théophile Paszkiewicz, ami sincère du père et du fils, un cœur d'or et une âme pure, ensuite le colonel Adam Mieroslawski, père du général Louis Mieroslawski. M. Cim a connu à Bar-le-Duc aussi un tailleur polonais émigré de 1848 qui lui a fourni le sujet d'un récit « Le petit tailleur polonais », un véritable chef-d'œuvre de sentiment.

À l'âge de sept ans M. Cim fut envoyé à l'Ecole des Batignolles et confié à « ce bon, ce cher et excellent Paszkiewicz, dont il ne saurait dire trop de bien ». Là il a vu en 1855 Adam Mickiewicz et a fait ses classes avec les deux fils du poète : Alexandre et Jean. Le poète Séverin Goszczyński fut son bibliothécaire. Rusteyko et Rufin Piotrowski, célèbre par son évasion de Sibérie et ses *Souvenirs d'un Sibérien*, — ses professeurs. En dehors d'eux l'enfant connut le belvédérien Louis Nabelak, le colonel Charles Różycki, l'abbé Duński, Jérôme Bonkowski, tous amis de son père.

FEUILLETON DE POLONIA, DU 13 AVRIL 1948

UN AMI DE VICTOR DE LAPRADE

Le poète polonais CONSTANTIN GASZYŃSKI

II

De ce soulèvement dont il n'avait pu être le héros, Sigismond Krasinski se résigna à n'être que le poète : fidèle à sa mission, il chanta le chant non interrompu de l'espérance ; il arracha les cœurs des vaincus à la nostalgie de la défaite et de l'exil, et fit luire à leurs yeux la vision consolante de la résurrection de la patrie, « cette sainte qui ne fut jamais morte et qui ne périra jamais ». « Oui, s'écriera un jour Krasinski, la Pologne souffre le martyre, mais c'est qu'elle a été choisie de Dieu comme la victime la plus pure entre les nations, pour racheter les iniquités de ce monde (1). »

Tandis que Krasinski glorifiait le sacrifice, le dévouement, l'indéfectible espoir, Mickiewicz poussait des cris de rage et jetait l'anathème aux bourreaux de la Pologne. « Mon chant, s'écrie-t-il à la fin d'un de ses poèmes, s'éteignait déjà dans le froid de la mort ; — il a senti l'odeur du sang, — il se dresse dans sa tombe, — se lève pareil au vampire altéré et demande du sang, du sang, du sang ! Oui, vengeance, ven-

geance, vengeance, contre l'ennemi : avec l'aide de Dieu et même malgré Dieu ! » Ces accents farouches, Gaszyński les traduisait pour ses jeunes amis, et il les grisait de son enthousiasme : « Adam Mickiewicz, écrit l'un d'eux au sortir d'une de ces fêtes de poésie, est sans contredit un magnifique poète. La *Fête des Morts* ou les *Dziady* (les *Aïeux*) est un drame immense, gigantesque, fantastique ; le monologue de Conrad est sublime ; il n'y a rien au-dessus. Les chœurs d'anges, de démons, d'esprits de gauche ou de droite, y abondent. Il passe par tous les tons : c'est tantôt la voix d'un enfant, qui ne peut entrer au ciel, parce qu'il n'a connu de la vie que les douceurs, et qui demande un grain de poivre sur les lèvres ; tantôt c'est une jeune fille, tantôt un seigneur qui souffre des supplices atroces. On croirait lire Dante : Adam se place à côté de nos premiers poètes modernes. »

Cette initiation portait ses fruits, on le voit ; et Gaszyński se plaisait à jouer ce rôle d'interprète. Un jour, sur l'album de Laprade, il inscrivit cette traduction d'une âpre chanson de Mickiewicz :

Que m'importe la peine et le sort qui m'attend,
Les mines, l'exil pour la vie :
Toujours je veux servir en sujet bien pensant
Notre bon Czar de Moscovie.

Je dirai sous la terre, en creusant à l'écart
La montagne de fer remplie :
Peut-être de ce fer fera-t-on un poignard
Pour le bon Czar de Moscovie.

Et si l'on m'accouple à la fille d'un Tatar,
Peut-être en ma race asservie
Il doit naître un Pahlen, un bourreau pour le Czar,
Pour le bon Czar de Moscovie.

Trainé dans le Caucase, aux steppes désolants
De la neigeuse Sibérie,
Je sèmerai du chanvre ou du lin dans ces champs
Pour le bon Czar de Moscovie.

Leur fil est précieux ; — en le mêlant à l'or
Quelqu'un peut-être aura l'envie
D'en tisser une écharpe, et d'étrangler encor
Un autre czar de Moscovie.

Le talent de Gaszyński est bien inférieur à celui de ces maîtres ; — un Mickiewicz, un Krasinski, ou encore un Slowacki, dont la fantaisie se joue en des rêves d'un art achevé (1) ; cependant il fait figure dans la pléiade des poètes polonais de la période romantique, Malczewski, Brodziński, Goszczyński, Zaleski, etc. Sa muse est modeste, il le sait, et il le dit avec bonne grâce dans ce sonnet, traduit en français par lui-même :

« Souvent, en relisant les œuvres des grands poètes, quand je veux (pour partager leur gloire) chanter comme eux ; et mesurant le ciel de mon œil hardi, quand j'envoie vers le monde des rêveries mes pensées téméraires ;

« Je m'aperçois que mes efforts sont inutiles et que pour cette hauteur mes ailes sont trop courtes ! Et cependant, malgré la chute, je sens au fond de mon cœur les étincelles de l'inspiration dignes de se changer en flammes !

« Et, encouragé, j'accorde de nouveau ma lyre timide, car je vois qu'à côté d'une rose brillante d'écarlate s'épanouissent des fleurs moins hautes et moins parfumées ;

« Car je vois qu'à côté de l'aigle qui devance les nuages, l'alouette s'élève aussi vers les cieux ! »

Ennemi de tous les prosaïsmes, Gaszyński voulait que sa vie et sa pensée fussent tissées

(1) L'*Aube*, poème paru en polonais à la date de 1843, et le plus populaire des ouvrages de Krasinski.

(1) Voir sur eux le beau livre de M. Gabriel Sarrazin, *Les Grands Poètes romantiques de la Pologne* (1905).

Il a eu comme moniteur M. Venceslas Gasztowtt, « devenu plus tard professeur et qui a consacré toutes ses forces et toute sa vie à faire connaître et aimer la Pologne, et il ne pouvait choisir une plus noble tâche ».

Comme camarades viennent encore Séverin Nabelak, le futur ophtalmologiste, docteur Gorecki et un excellent homme, ensuite employé des postes, Gronostayski.

La silhouette de l'écrivain Zuchowiecki, esprit noble et très intéressant, et celle de Sigismond Lacroix-Krzyżanowski, président du Conseil municipal de Paris et qui a failli être ministre au cabinet Freycinet, terminent la conférence de M. Albert Cim.

Nous citerons la fin de ces beaux et intéressants souvenirs :

« Je m'arrête, Mesdames et Messieurs, et je ne saurais mieux conclure qu'en constatant une fois de plus qu'une nation qui a produit des poètes comme Mickiewicz, comme Goszczyński, Słowacki, Krasiński, des romanciers comme Krasiński et Sienkiewicz, des musiciens comme Chopin, des peintres comme Matejko, et tant d'éminents citoyens, tant d'admirables patriotes, cette nation ne peut pas périr. Tant qu'il existera des Polonais sur terre — et vous savez que notre race est une des plus fécondes, des plus prolifiques — ils auront le droit de lancer au monde notre imprescriptible protestation, notre immortel et retentissant défi : « *Jeszcze Polska nie zginęła, kiedy my żyjemy!* »

La conférence fut suivie par la lecture très distinguée et pleine de coloris du « Petit tailleur polonais » effectuée par M^{lle} Madeleine Langue-menil.

B.

PEINTURE POLONAISE

Un album contenant 50 magnifiques reproductions exécutées par l'Imprimerie I. Lapina, en couleurs *fac-similé*, d'après les meilleures œuvres des peintres contemporains polonais, est mis en vente dans nos bureaux. Le prix de la collection accompagnée d'un avant-propos et des descriptions de chaque œuvre dus à la plume de I. Jaroszyński, est de **110 francs**.

de poésie : aussi se plaisait-il à respirer cet air limpide, à se chauffer à ce soleil resplendissant de la Provence. Mais il ne pardonne pas à la ville de Marseille d'avoir été infidèle au culte des arts et de s'être livrée aux ardeurs commerciales :

« Antique sœur d'Athènes, à ton berceau retentissaient les chants d'Homère, les dieux de Praxitèle ornaient les autels de tes temples en marbre, et les colonnes de Corinthe entouraient tes péristyles.

... « Aujourd'hui une lettre de change ou un journal composent le livre de tes poésies : les navires chargés de marchandises forment la flotte de tes conquêtes ; la bourse est ton temple et l'or est ton Dieu ! »

Arles, au contraire, parle de près à son cœur, et c'est avec ferveur qu'il en célèbre le charme mélancolique :

« Gité des Empereurs où les ombres romaines Pleurent avec le vent aux arceaux des Arènes ; Ville, où dans chaque rue on rencontre en passant Quelques débris épars d'un ancien monument, Comme un livre en morceaux que le vieux temps [déchire,

Mais que le peuple honore et le savant sait lire. Arles, où l'ouvrier, comme un Napolitain, Dort au soleil et danse au son du tambourin, Où, dimanche à la *Lire* à l'ombre des platanes Passent, causant tout bas, les blanches artisanes Avec leurs chaînes d'or, leurs coiffes de velours, Et leurs yeux aux longs cils, doux foyer des [amours ! »

Ces joies d'artiste ne suffisent pas à remplir le cœur de Gaszyński, dont la pensée douloureuse va, dans un cri d'affection éperdue, vers ceux dont l'exil l'a séparé, et surtout vers

NÉCROLOGIE

Vidal de la Blache.

Dans la personne du grand géographe français, la Pologne perd un vieil ami, chaleureux et informé.

Paul Vidal de la Blache portait allègrement ses soixante-treize ans. Un visage calme, sérieux, réfléchi, des yeux clairs et des cheveux restés noirs fort longtemps, lui donnaient une physionomie où les reliefs s'accusaient comme dans une médaille.

Une épreuve douloureuse, la mort de son fils le capitaine Vidal de la Blache, avait assombri les derniers jours du savant géographe.

Formé à cette illustre école d'Athènes, Institut Français de hautes études helléniques que l'étranger nous a longtemps envié avant que de l'imiter, Vidal de la Blache a pris le goût de la géographie et des sciences positives en promenant ses recherches à travers les antiquités du monde grec.

Les œuvres qu'il a consacrées à la *Géographie de la France*, et dans ses dernières années à la région de l'Est (*Alsace et Lorraine*), ne sont pas seulement des travaux d'une haute valeur scientifique, ce sont des monuments du pieux et profond amour patriotique que Vidal de la Blache avait voué à son pays.

Tous ses élèves, et ils sont innombrables, n'ont peut-être pas toujours bien senti la passion sincère et volontairement contenue, que l'éminent professeur mettait dans son enseignement. Il parlait d'une voix calme et tranquille, les yeux comme perdus dans un lointain où sa mémoire et son imagination lui montraient les pays qu'il décrivait.

Sa science, exempte de prétention et davantage encore de ce pédantisme par lequel les savants allemands s'imposaient souvent à l'étranger, était faite d'une forte documentation, servie par une haute culture poussée jusqu'au raffinement.

Avec Elisée Reclus, qui a porté sur la Pologne et ses peuples des jugements si clairvoyants, Vidal de la Blache restera le maître de la géographie française au XIX^e siècle.

Notre cartographie scolaire, si longtemps inférieure à celle de l'étranger, a reçu de lui comme de Vivien de Saint-Martin et de Schrader une impulsion nouvelle. Nos atlas peuvent rivaliser enfin avec ceux de l'Allemagne et il ne dépend que de nos éditeurs qu'ils puissent enfin les surpasser.

Vidal de la Blache disparaît avant le jour attendu de la victoire ; mais il emporte du moins dans la tombe, la certitude de la victoire. Quant à son œuvre scientifique, ses disciples sont nombreux : ils sauront la continuer.

G. B.

BULLETIN

• Les intentions de M. Steczkowski.

Un télégramme de l'Agence Wolff, de Varsovie, 9 avril, fait connaître les intentions du nouveau cabinet polonais. Le nouveau ministère se propose de constituer au plus tôt un Conseil d'Etat. Il réunira également la Diète dès qu'il sera possible. « C'est une œuvre d'autant plus urgente, — aurait dit M. Steczkowski — que l'intervention des Etats voisins qui se créent sur l'ancien territoire russe nous appelle à régler rapidement l'organisation juridique et politique de notre Etat et à préciser notre attitude en accord étroit avec les puissances centrales, en poursuivant, dans la mesure du possible, la défense de nos intérêts politiques et nationaux. »

Le programme parle également de la constitution de l'armée polonaise. On laisse entrevoir comment l'organisation administrative sera constituée. Le gouvernement fera tout ce qu'il pourra pour restaurer la vie économique dans les pays ravagés par la guerre ; il préparera une réforme agraire et demandera la création d'un nouvel établissement de crédit.

• Les répercussions du discours du comte Czernin.

Le discours du comte Czernin a provoqué dans les milieux tchèques et polonais un vif mécontentement. Les journaux slaves n'exigent rien moins que la démission immédiate du ministre des affaires étrangères.

Le journal polonais *Kurjer Lwowski* (*Courrier de Lemberg*) estime que le comte Czernin n'a pas atteint son but, savoir : produire une bonne impression à l'intérieur et à l'extérieur ; bien au contraire, il a rendu les Slaves encore plus hostiles à l'égard de la monarchie et il a bien prouvé à l'Entente qu'il n'est que le serviteur de la Prusse.

• Les prétentions lithuanienes.

Le soi-disant *Conseil national lithuanien* a envoyé le télégramme suivant au chancelier von Hertling, aux députés Erzberger, Naumann,

« Voyageur ! bien sinistre est mon bruit, et ma trace

Dans les plaines de ces déserts ;

Amenant des martyrs, je passe et je repasse

Comme un corbillard des Enfers.

Oh ! jamais je n'entends de douces chansonnettes,

Ni vois un signe de bonheur,

Car ceux que je transporte ont les lèvres muettes

Et l'amertume au fond du cœur !

Et bien souvent, trompé par leur morne silence,

Leur front livide de chagrin,

L'aigle flairant la mort, du haut des airs s'élance

Demander sa part du festin. »

Quel tableau ! quel crescendo d'horreur et de colère quand l'aigle blanc et les morts chantaient, eux aussi, leur chant de désespérance, et que le poète s'arrêtait sur ces vers :

« Le soleil est couché, la nuit nous enveloppe,

Voyageur ! reprenons le chemin de l'Europe,

Et sur l'extrémité de ce désert sans bords

Récitons tous deux la prière des morts.

Oh ! mon cœur est trop plein, et mon âme souffrante

Ressent tous les regrets de la patrie absente,

Et je ne puis venger mes frères bien-aimés,

Car les tyrans sont forts, — et mes bras désarmés. »

Ainsi, grâce aux vers de Gaszyński, l'épopée polonaise vivait au cœur de ces jeunes étudiants, qui communiaient avec l'exilé dans les plus nobles souvenirs de gloire, de liberté et de poésie. En leur nom Laprade adressait une ode vibrante aux Polonais réfugiés ; il leur disait :

« nous sommes deux fois frères,
Par la foi dans le Christ et dans la liberté. »

(A suivre.)

CAMILLE LATREILLE,

Professeur à la Faculté des Lettres de Lyon.

cette mère qui, l'œil tourné du côté de la France, attend son retour :

« Maintenant tous les soirs, lorsque seule elle prie
En élevant sa voix vers la Vierge Marie,
Mère des affligés, mère des sept douleurs,
Qui pour son fils céleste a versé tant de pleurs ;
Et quand elle a fini ses pieuses louanges,
Suppliant le Seigneur et s'adressant aux Anges,
Pour que je sois heureux dans le lointain pays,
Elle ajoute à la fin un mot pour mes amis. —
Car elle sait les noms de tous ceux qui loin d'elle
Tendirent à son fils une main fraternelle,
Qui voyant sur son front plus d'un nuage noir
Vinrent le consoler et le firent asseoir
Au sein de leur famille. — Oh ! tous les jours ma

[mère

Se souvient de ceux-là dans sa longue prière.....

La Pologne, cette autre mère, non moins crucifiée, reçoit aussi les hommages de ce fier combattant des guerres de l'indépendance.

Ce fut une émotion profonde, le jour où il lut au cénacle d'Aix un beau poème, la *Route de Sibirie* :

« Voyageur ! sur ce sol foulé par les martyrs,
Sol humide de sang, sonore de soupirs,
Où remplissant du Czar les ordres arbitraires
Les hommes au grand cœur marchaient à leurs [calvaires ;

Les vois-tu devant nous, tous ces fantômes blancs
Surgir à l'horizon, s'approcher à pas lents ?
Comme des pèlerins égarés dans leur route,
Ils courent au hasard ; ils nous parlent, — écoute. »

Le poète anime successivement le désert, le nuage, le vent, qui font retentir le désert de neige de leurs plaintes lugubres ; la Kibitka, ce redoutable véhicule de la rélegation, parle à ton tour :

Scheidemann, Westarp et au gouverneur général de Lithuanie et de Courlande von Kaiserlingk :

D'après les résultats actuellement connus des pourparlers entre l'Allemagne et la Pologne, on accorderait aux Polonais un accroissement de territoire dans l'est sous la forme d'une cession totale ou partielle des gouvernements essentiellement historiques de Grodno et de Minsk, le premier étant en totalité ethnographiquement lithuanien, et le second en partie (*sic* !). A cette occasion, le Conseil national lithuanien porte à votre connaissance que le peuple lithuanien considère ce projet comme une menace pour son existence, qu'il proteste de toute son énergie contre une pareille convention et qu'il défendra l'intégrité de son territoire par tous les moyens se trouvant à sa disposition.

Pour mettre cette « protestation » sous son vrai jour, il suffit de dire que dans le gouvernement de Grodno (2.048.200 habitants) il n'y a que 7.000 Lithuaniens habitant les environs de Druskieniki. Dans le gouvernement de Minsk il n'y a pas une commune lithuanienne. On voit d'après ces chiffres, provenant des sources allemandes et russes, donc plutôt favorables à l'élément lithuanien, quelle est la valeur des affirmations que contient la fameuse « protestation ».

• Une exposition des peintres polonais à Madrid.

Une exposition des peintres polonais est ouverte actuellement à Madrid (du 5 au 21 avril). Les exposants sont au nombre de quatre : MM. Ladislas Jahl, Joseph Pankiewicz, Venecelas Zawadowski et Mme Wanda Pankiewicz. L'exposition obtient un vif succès auprès des amateurs d'art madrilènes.

• La cérémonie de Montmartre.

La Colonie polonaise de Paris, sur invitation des Associations des Artistes Polonais, de l'Entraide des Etudiants Polonais, des Ingénieurs Polonais, de la Ligue démocratique et de la Ligue de l'Enseignement, s'est rendue dimanche, 7 courant, à 3 heures de l'après-midi, au cimetière Montmartre, où repose le poète national polonais, Juliusz Słowacki (1803-1849) pour commémorer le 68^e anniversaire de sa mort.

La récitation de « La Résurrection » par M. Joseph Lipkowski, ainsi que le chant national polonais exécuté par un détachement des artilleurs de l'Armée Polonaise, dont l'apparition fut une agréable surprise pour tous, ont profondément touché la nombreuse assistance.

Une couronne de fleurs a été déposée sur la tombe du poète par les associations organisatrices de cette cérémonie.

NOS BRAVES

Mosiński, Alexandre, caporal interprète, 1^{er} R. M. A., Polonais, engagé volontaire en 1914 pour la durée de la guerre dans les rangs français, vient d'être cité à l'ordre du Corps d'Armée dans les termes suivants :

Gradé intelligent et énergique, employé comme interprète auprès d'un détachement serbe où il sert avec le plus grand dévouement. A pris part avec lui à plusieurs opérations de guerre au cours desquelles il s'est fait remarquer par son courage et a contribué à la tête d'un petit poste à la destruction d'un canot armé qui a coulé avec un officier et les trois soldats qui étaient à bord. Blessé d'une balle à la joue gauche aux Dardanelles. (Ordre général du 2 février du 3^e groupement de divisions d'A. F. O.)

Détail curieux : l'officier qui se trouvait à bord du canot en question et qui fut fait prisonnier par notre vaillant compatriote, est le capitaine von Beseler, ancien officier de service du général von Beseler, actuellement gouverneur de Varsovie.

Depuis le 1^{er} janvier 1918, le prix d'abonnement de POLONIA est :

En France :

20 francs par an.
10 » 6 mois.
5 » 3 mois.

A l'étranger :

22 francs par an.

“ LA PEINTURE POLONAISE ”

SÉRIE DE CINQUANTE REPRODUCTIONS EN COULEURS FAC-SIMILÉ
DES MEILLEURES ŒUVRES DES PEINTRES CONTEMPORAINS POLONAIS

(Format 18 x 30; collés sur carton gris format 28 x 40)

Avec description de chaque œuvre et étude critique en français et en polonais sur son auteur dues à la plume de T. Jaroszyński, écrivain polonais bien connu.

Édition Polonia. — Impression d'art I. Lapina.

Prix de la collection en album : 100 fr.

On peut se procurer des planches séparées à 2 fr. chaque.

(À l'exception de celles de Siemiradzki et de Wyspiański)

En province on n'expédie pas au-dessous de 5 exemplaires (Port : 2 fr.).

1. **J. Matejko.** — *Le verdict* (Czytanie wyroku).
2. **Juljusz Kossak.** — *L'enfant du désert* (Farys).
3. **W. Gerson.** — *Le Repos* (Odpoczynek).
4. **J. Brandt.** — *Le guide* (Przewodnik).
5. **M. Gieryski.** — *Passage d'une rivière gelée* (Przejście ułanów przez zamrzniętą rzekę).
6. **W. Czachórski.** — *La femme aux fleurs* (Dama z kwiatami).
7. **J. Chęłmoński.** — *Concert de grenouilles* (Koncert żab).
8. **A. Gieryski.** — *L'intérieur de l'église Saint-Marc* (Wnętrze kościoła Św. Marka).
9. **H. Siemiradzki.** — *Projet de rideau pour le théâtre de Cracovie* (Projekt kurtyny teatru krakowskiego).
10. **W. Pruszkowski.** — *Madey, célèbre brigand, héros de la légende populaire* (Madey).
11. **A. Wierusz-Kowalski.** — *Le pillard* (Rabusi).
12. **H. Piątkowski.** — *La bergère* (Pastuszka).
13. **A. Piotrowski.** — *Avant la chasse* (Przed polowaniem).
14. **L. Wyczółkowski.** — *Les pêcheurs* (Rybaczy).
15. **J. Fałat.** — *La neige* (Śnieg).
16. **W. Piechowski.** — *L'enfant malade* (Chore dziecko).
17. **J. Malczewski.** — *La muse* (Muza).
18. **K. Pochwański.** — *Portrait de Henri Sienkiewicz* (Portret Henryka Sienkiewicza).
19. **Wojciech Kossak.** — *Le cavalier et la jeune fille* (Szaser i dziewczyna).
20. **M. Gottlieb.** — *Shylock et Jessica* (Shylok i Jessyka).
21. **J. Ryszkiewicz.** — *Clair de lune* (W noc księżycową).
22. **F. Rjmond.** — *L'amour maternel* (Matka).
23. **F. Żmurko.** — *La vision de Faust* (Widzenie Fausta).
24. **T. Axentowicz.** — *Danse polonaise* (Oberek).
25. **S. Lentz.** — *Portrait de l'historien Jabłonowski* (Portret historyka Jabłonowskiego).
26. **O. Boznańska.** — *Portrait d'une petite fille* (Dziewczynka).
27. **A. Kędziński.** — *Vannage* (Przesiewanie).
28. **W. Tetmajer.** — *La fête de l'Assomption en Pologne* (Matka Boska Zielna).
29. **W. Pawliszak.** — *Combat* (Utarzka).
30. **S. Masłowski.** — *La place du marché à Kazimierz* (Rynek w Kazimierzu).
31. **Cz. Tański.** — *Enfants des environs de Łowicz* (Dzieci łowickie).
32. **H. Wawrzeniecki.** — *Sorcière condamnée au bûcher* (Palenie czarownicy).
33. **H. Weysenhoff.** — *La neige* (Śnieg).
34. **J. Stanisławski.** — *Le nuage* (Obłok).
35. **W. Podkowski.** — *Enfants dans un jardin* (Dzieci w ogródku).
36. **J. Pankiewicz.** — *Portrait de Félix Jasieński* (Portret Feliksa Jasieńskiego).
37. **J. Rapacki.** — *La forêt* (Las).
38. **L. Janowski.** — *Portrait* (Portret).
39. **S. Popowski.** — *Coucher de soleil* (Zachód słońca).
40. **S. Wyspiański.** — *Portrait de Mme Leszczyńska, artiste dramatique* (Portret artystki dramatycznej Leszczyńskiej).
41. **F. Ruszczyk.** — *Ballade* (Ballada).
42. **W. Weiss.** — *Portrait de la mère de l'artiste* (Portret matki).
43. **J. Pieńkowski.** — *Annonciation* (Zwiastowanie).
44. **T. Ziomek.** — *Coucher de soleil en hiver* (Zimowy zachód).
45. **E. Okuń.** — *Concert* (Koncert).
46. **B. Kowalewski.** — *Un vieux pin* (Stara sosna).
47. **V. Hofman.** — *La confession* (Spowiedź).
48. **S. Straszewicz.** — *Le crépuscule* (Zmierzch).
49. **K. Sichulski.** — *Le pêcheur* (Rybak).
50. **F. Pautch.** — *A l'heure du crépuscule* (W przedwieczorną chwilę).

REVUE DE LA PRESSE

LA PRESSE FRANÇAISE

Paris.

— Dans la **Victoire** du 20 mars M. GEORGES BIENAIMÉ, notre éminent collaborateur, publie à propos de la déclaration de Londres, un article intitulé : « *La Pologne devant l'Europe* ». Il y écrit notamment que c'est autour de la Pologne que doivent se grouper les Lithuaniens, les Blancs-Russiens et les Lettons.

— Le **Radical** du 21 mars publie un excellent article de M. LOUIS RIPAULT sur l'Indépendance de la Pologne. Cet article est inspiré par l'hommage rendu à la Pologne par les Alliés dans leur « Déclaration de Londres ».

— La **Voix Nationale** du 21 mars publie un remarquable article de M. OSCAR HAVARD intitulé l'Indomptable Pologne.

— Le **Journal** du 23 mars publie un article intitulé « *Les Polonais au front* » dû à M. EDOUARD HELSEY, son envoyé spécial au front français. M. Helsey en des termes émouvants raconte sa visite au camp polonais en Champagne. Il dit que ni la Prusse, ni l'Autriche, ni la Russie n'ont pu nous exterminer ni nous subjuguier.

— Le **Petit Journal** du 23 février publie un article de M. ALBERT LONDRES, son envoyé spécial au front français, intitulé « *Pour la Pologne avec l'Armée Polonaise* ». « L'Armée Polonaise est poignante — écrit M. Londres en substance — sur la terre française elle s'apprete à combattre pour que sa patrie cesse d'être un fantôme et ressuscite. »

Province.

— Le **Progrès de la Côte-d'Or** (Dijon) du 12 mars publie un long article intitulé *Pologne* et signé L. KOSIUSKO (*sic*!). Cet article est plutôt sympathique à notre cause, mais on ne comprend pas très bien son idée directrice.

L'auteur répète par exemple cette fable ridicule sur la prétendue incapacité de s'organiser chez les Polonais. Heureusement les faits sont là pour prouver le contraire.

— Le **Journal de Fécamp** (Fécamp) du 14 mars publie un intéressant article de M. L. LE CHEVALIER, professeur au Collège, et intitulé : « *La Pologne et l'Europe* ». Cet article, très sympathique, a été écrit à propos des protestations unanimes de la Pologne contre la cession de Chełm à l'Ukraine.

— La **Dépêche** (Toulouse) du 21 mars publie un excellent article de notre compatriote, M. LÉON BRUNN, intitulé : « *Comment l'Allemagne organise un Monde* », où il démontre ce que c'est que la mission organisatrice allemande : « Profitable à l'expansion germanique, elle piétine les autres peuples sous les lourdes bottes de sa soldatesque ou bien leur injecte un venin mortel d'intrigues, de discorde et de haines mutuelles. »

— Le **Nord Maritime** (Dunkerque) du 22 mars publie un article signé LA ROUVRAYE et intitulé : « *La tache d'huile allemande* ». L'auteur y explique quelle est la politique allemande à l'Orient. Il y parle de l'opposition polonaise contre les empires centraux.

— Dans la **Dépêche** (Toulouse) du 27 mars, M. GABRIEL SÉAILLES rend compte dans un article de tête d'un livre récent de M. HERBERT ADAMS GIBBONS, célèbre publiciste américain. Ce livre contient les articles que M. Gibbons a publiés pendant la guerre dans le *Century Magazine* sur la Pologne et la question d'Orient. Dans un de ces articles, M. Gibbons dénonce la politique de la Russie envers la Pologne au début de la guerre. Il y dit notamment que « la Pologne attendait une parole d'encouragement et d'espérance, elle était prête à se lever pour la résurrection ; mais il a été interdit de parler de la Pologne, de son unité, de son indépendance. On a laissé les empires centraux jouer la comédie des libérateurs, faire quelque chose, quand on s'obstinait à ne rien faire ».

LE GÉRANT : P. NEVEU

PARIS. — IMP. LEVÉ, 71, RUE DE RENNES.

PRENUMERATA

w Paryżu i na prowincji:

KWARTALNIE..... 5 fr.

PÓŁROCZNIE..... 10 fr.

ROCZNIE..... 20 fr.

Zagranicą:

ROCZNIE..... 22 fr.

TELEFON:

TRUDAINE 61.42

POLONIA

PISMO TYGODNIOWE POLSKIE

WYCHODZI CO SOBOTE

ABONNEMENTS

Paris et Départements:

TROIS MOIS..... 5 fr.

SIX MOIS..... 10 fr.

UN AN..... 20 fr.

Etranger:

UN AN..... 22 fr.

TÉLÉPHONE:

TRUDAINE 61.42

REDAKCJA I ADMINISTRACJA — 3 bis, rue La Bruyère, 3 bis — RÉDACTION ET ADMINISTRATION

ZGON WIELKIEGO POLAKA

TADEUSZ KORZON

Nauka polska poniosła ciężką stratę: z szeregu historyków polskich ubył jeden z największych, najbardziej zasłużonych, którego całe życie, myśl cała Polsce były poświęcone. Niedawno, laty, cierpieniami i trudami pracowniczego żywota ku ziemi pochylony, wydał rozrzewiającą książeczkę p. t. *Mój pamiętnik przedhistoryczny*; « przedhistoryczny », to znaczy obejmujący czasy, kiedy Korzon nie był jeszcze historykiem. Z tej książeczki, przez starca pisanej, pamiętamy dzieje jego młodości.

Urodził się w r. 1839 w Mińsku Litewskim, a więc na kresach, które tyle znakomitych Polaków wydały. W Mińsku uczęszczał do gimnazjum, potem razem z innymi — nie było już uniwersytetu w Wilnie, nie było w Warszawie — pociągnął na studia prawnicze do Moskwy. Potem w Kownie przez czas jakiś uczył historii, szukając z piętnastu lat doświadczenia innego nauczyciela gimnazjalnego kowieńskiego, Adama Mickiewicza. Był to okres nadziei, przywiązanych do liberalnych reform Aleksandra II. Szlachta litewska wysuwała sprawę włościańską; staraniem przywódców tej szlachty został młody Korzon powołany do uczestniczenia w pracach « Komisji włościańskiej » w Kownie, jako jej sekretarz. W *Pamiętniku* znajdujemy ciekawy obraz tej doby dziejowej, tak brzemiennej w wydarzenia; zakonitowała się ona dla Korzona uwięzieniem, potem wygnaniem w Ufie, Orenburgu. Tam, w ciężkim trudzie zarabianym na chleb powszedni, rozpoczął pierwszy swój podręcznik do historii wieków średnich. Po powrocie do kraju, w r. 1867, osiadł jako nauczyciel w Piotrkowie, potem przeniósł się do Warszawy, której już nie opuścił aż do zgonu. Tu też rozpoczyna się okres najpłodniejszej jego twórczości.

Był Korzon przede wszystkim rozmiłowanym w swym zawodzie nauczycielem; mistrzem nie tylko młodzieży, której w wielu szkołach historię wykładał, ale całego społeczeństwa, które uczył uczciwego, jasnego na własne dzieje spojrzenia. Wiedzę historyczną szerzył nie tylko w wielkich dziełach, które dziesiątki lat żmudnych badań zawierały, ale w licznych artykułach umieszczanych bądź w czasopiśmie, bądź w wielkiej *Encyklopedji Powszechnej Ilustrowanej*, której był jednym z najbardziej zasłużonych kierowników. W ciągu lat dwudziestu był Korzon bibliotekarzem w wielkiej bibliotece ordynacji hr. Zamoyskich i na tym stanowisku wykształcił w zawodzie historycznym liczny zastęp uczniów, którzy są dziś nadzieją, a czasem już i chlubą nauki polskiej. Do powszechnego szacunku, jakim go społeczeństwo otaczało, przybyło uznanie najwyższej naszej instytucji naukowej, Akademii Umiejętności w Krakowie, która go na członka swego powołała.

W dorobku swoim piśmienniczym ma Korzon przede wszystkim kilka-tomowy, wyczerpujący podręcznik historii powszechnej, owoc długoletniej działalności pedagogicznej. Jednak główne jego poszukiwania obracały się na terenie dziejów ojczyźnych, które badał z bezstronnością historyka, ale także z miłością Polaka. Tak powstała kapitalna, trzytomowa *Dzielnica Doli i niedoli Jana Sobieskiego*. Uwagę dziejopisarskiego musiała przykuć tragiczne losy tego króla, który jak świetny meteor wśród zmroku upadku narodowego zabłysnął i zgasł natychmiast. To dzieło jest zarazem studjum nad Polską, chylącą się ku upadkowi, najgłębszemu w dobie saskiej. Ale najważniejszym dziełem historyka, które było

zarazem doniosłym w skutkach czynem politycznym Polaka, były 6-tomowe *Dzieje wewnętrzne Polski za Stanisława Augusta*, przedstawiające stan Polski w ciągu przełomowego trzydziestolecia 1764-1794.

Aby zrozumieć doniosłość tego czynu, należy przypomnieć, że dusza zbiorowa polska długie lata po upadku powstania 1863 r. znajdowała się we władzy chochoła, zwanego « Szkołą historyczną krakowską ». Nazywała się ona szkołą historyczną, ale była naprawdę szkołą polityczną, dla której, jak ongi *philosophia ancilla theologiae*, była historia służebnicą polityki, nawet określonego kierunku politycznego. W nauce historii nie było jedności, nie było szkoły; byli poszczególni badacze, którzy indywidualnie nieraz niepożyte zasługi dla badań nad dziejami Polski położyli, jak n.p. Szujski. Co ich łączyło w jeden obóz — to wspólny program polityczny, szerzony przy pomocy nie tylko aparatu dziejopisarskiego, ale także piórem satyryka w *Tece Stańczyka*. Właściwie ta « szkoła » jednego tylko ma przedstawiciela, jest nim zaś prof. M. Bobrzyński. Polityk z temperamentu, zebrał w swych *Dziejach Polski* i często do absurdu doprowadził tezy, które znajdował rozproszone u starszych swych kolegów i nauczycieli krakowskich.

Tezy te służyć miały ściśle określonej celowi politycznemu, dadzą się zaś streścić w paru zdaniach: Polska upadła, bo była niezdolna do życia; toczył ją robak anarchii, ubierającej się w płaszczyk idei wolnościowych. Niezdolna do wytworzenia silnego, bodaj absolutnego rządu, do zorganizowania sprężystej, nowożytnej administracji i policji, była Polska anachronizmem wśród państw nowoczesnych i jako nieprzystosowana do życia upaść musiała; nie gwałt, nie obca przemoc, lecz własny nasz rozkład wewnętrzny zgubił państwo polskie. Wnioski narzucały się same, a szły one dalej, niż zapewne pragnął prof. Bobrzyński: niema co marzyć o niepodległości, do której naród polski jest organicznie niezdolny; trzeba dbać o zachowanie bytu narodowego, o ratowanie tego, co się da uratować, ale dlatego trzeba wyleczyć się z dawnych nałogów, stać się ludźmi « rządowymi ». Stąd prosta droga do trójlojalizmu.

Instynkt narodowy odrzucał te wnioski, ale ujęcie dziejów naszych, skrajnie pesymistyczne, nie chcące widzieć pierwiastków jasných, zdrowych, twórczych, pozostało i zatrzymało powoli duszę narodu. Z drugiej strony ten jednostronny, więc nieprawdziwy wyrok na całą naszą przeszłość był jak najbardziej na rękę rządowym historykom rosyjskim i niemieckim, usprawiedliwiającym rozbiory Polski koniecznością dziejową.

Korzon, na podstawie badań na ludności i gospodarstwie narodowym, skarbowości i administracji polskiej za Stanisława Augusta, obalił ten zgubny pesymizm. Było u nas źle, ale nie gorzej niż gdzie indziej; mieliśmy wady, ale nie byliśmy gorsi od innych, często lepsi; popełnialiśmy błędy, ale okupiliśmy je chlubnymi, nieraz prawdziwie wielkimi dziełami. Upadek — w drugiej połowie XVII i pierwszej XVIII w. — był okresem wewnętrznego przesilenia, po którym wszakże znaleźliśmy w samych sobie moc i wolę odrodzenia. Padliśmy pod przemocą, właśnie w chwili zupełnego wewnętrznego odrodzenia; to nam dało moc wytrwania, to nam daje niezachwianą wiarę, pewność lepszej przyszłości. Przywrócenie do czci naszej narodowej przeszłości, rzucenie niewzruszonych podstaw pod wskazania niezawodnego narodowego instynktu — to największa zasługa, największy czyn narodowy Korzona.

Potem ta sama miłość Polski i Prawdy zwróciła go do badań nad żywotem naszego bohatera narodowego, Kościuszki. Zawarte w dużym tomie

zdoławszy swych badań wyłożył następnie w pięć lat napisanej książeczce popularnej (*Kim i czym był Tadeusz Kościuszko?*). A gdy tętno dziejowe zaczęło coraz silniej uderzać i czujnie uciskało, rozpoznawało niemylnie głosy zbliżającej się wielkiej burzy, przystąpił Korzon do militaryzacji społeczeństwa, pisząc trzytomowe *Dzieje wojen i wojskowości w Polsce*. Innym sposobem służył tej samej idei, która wiodła Józefa Piłsudskiego, która przyświecała i przyświeca tworzeniu wojska polskiego w Rosji, w Ameryce i we Francji. Gdy wybuchła Wielka Wojna, wydał Korzon małą broszurkę, w której spowiada się ze swej wiary politycznej: nieznające wahań i wątpliwości narodowe i głęboka wiedza historyka wskazywały mu odrazu największego, nieubłaganego wroga Polski — Niemcy.

Widzieliśmy go w r. 1915 w Warszawie. Starzec, dźwigający na pochylonych barkach ósmy już krzyżyk, pełen był wiary w zwycięstwo i w odrodzenie potężnej, wolnej i szczęśliwej Polski państwowej. Zmarł, nie doczekawszy bliźkiej już chwili, w której jego wiara ciałem się stanie. Musiał jednak pogodnie patrzeć w przyszłość gasnącymi oczyma, widział bowiem jasnowidzeniem odchodzącego człowieka, że chwila wyzwolenia narodowego jest bliska, a sumienie mówiło mu niezawodnie, że Sprawy on jednym z najpracowitszych, najczystszych, najbardziej oddanych był Robotników.

Dr. B. W.

SPRAWA POLSKA A WOJSKO

Od długiego czasu jesteśmy narodem słabym, choć mamy w sobie duże zasoby siły. Tu tkwi najważniejszy powód wszystkich naszych niepowodzeń politycznych, od pierwszych rozbiorów aż do chwili dzisiejszej włącznie. Niedosyć mieliśmy siły moralnej, która tak wielki wpływ wywiera na losy narodów, a wcale siły fizycznej, albowiem wrogi warunki, w jakich się znajdowaliśmy na to nie pozwalały. Tak trwał nasz naród w bezbronności, wierząc w sprawiedliwość ludzką czy boską.

Wybuchła wojna światowa, a z nią przyszła dla Polski chwila czynu fizycznego, rozumnego czynu wojskowego, który przyniosłby jej korzyść rzeczywistą. Los zrzucił, że pierwszy nasz odruch wojskowy podczas wojny wypadł dla Polski niekorzystnie. Legiony Piłsudskiego walczyły wprawdzie przeciwko jednemu z zaborców, ale stały po stronie dwóch innych wrogów Polski: Niemiec, a więc Prus, i Austrii.

Choć jasnym było, że należało nam formować wojsko polskie po stronie Koalicji, albowiem tylko zwycięstwo Koalicji da nam zjednoczenie, warunek niepodległości niezbędny, to jednak przyznać trzeba, że z powodu obecności carskiej Rosji w obozie Aljantów, to formowanie wojska polskiego napotykało w pierwszych latach wojny na trudności nieprzewidywane, tak ze strony polskiej jak i ze strony Koalicji.

Dopiero upadek carsizmu był tym dodatnim faktem, który rozwiązał ręce Polakom i Koalicji. Był on jednocześnie momentem przełomowym w polityce wschodniej państw skołizowanych. Upadek Rosji, a później jej rozkład zupełny, zmusił polityków zachodnich do szukania innych sił, zdolnych do zastąpienia Rosji i do przeciwstawienia się polityce niemieckiej na wschodzie Europy.

Jedną z takich sił w pierwszym rządzie jest Polska; także Czechy, Rumunja, Wielka Serbja wreszcie. Nie wszyscy jeszcze mężowie poli-

tyczni Zachodu już to zrozumieli. Niektórzy marzą ciągle o możliwości oderwania Austrii od Niemiec, o oparciu swej polityki wschodniej na monarchii habsburskiej, ale i ci się rozcierają pod wpływem faktów.

Naród Polski, w swej ogromnej większości, życzy sobie zgniecenia Niemiec i Austro-Węgier, bo widzi dziś w nich jedynych wrogów swej prawdziwej niepodległości, ostatnich w Europie zwolenników systemu policyjnego w polityce, ostatnich obrońców skrajnego militarizmu, gwałcącego prawa narodów.

W takich warunkach stworzenie samodzielnego wojska polskiego, walczącego po stronie Koalicji przeciwko państwom centralnym, jest jednym z najważniejszych akcji prowadzących do całkowitego zjednoczenia ziem polskich i do ich zupełnej niepodległości. Na tym właśnie stanowisku stanęli politycy obozu narodowego w Rosji, we Francji i w Ameryce.

Za utworzeniem Armji Polskiej po stronie *Entente*, przemawia wiele poważnych argumentów. Przytoczmy poniżej cztery najważniejsze:

1) Stworzenie Armji Polskiej po stronie *Entente*, jest najpewniejszą drogą, wiodącą naród polski na powszechną konferencję pokojową, ponieważ czyn zbrojny z Polski faktycznego Aljanta.

2) Dzięki Armji Polskiej sprawa polska może się stać tak popularną w obozie Koalicji, że opinia publiczna, widząc w szeregach naszych nowego sojusznika, może wpłynąć na odpowiednią akcję Rządów *Entente*, które przez swe liczne deklaracje, już dowiodły, że nie wierzą w trwałą pokój bez niepodległej Polski.

3) Za ugrupowaniem polskich żołnierzy pod polskim sztandarem przemawiają jeszcze, prócz korzyści ogólnych, racje inne, że tak powiemy wewnętrznie polskie:

a) żołnierz polski, walczący po sztandarem własnym przedstawia daleko większą wartość bojową, niż żołnierz, walczący w szeregach obcych; okoliczność ta może przynieść wielką sławę polskiemu imieniu, co może znów znakomicie wyzyskać nasza propaganda zagranicą.

b) w wojsku polskim żołnierz się nie wyrodowi, przeciwnie — obcowanie z rodakami obudzi uczucia polskie w tych Polakach, którzy zdawali się być już straconi dla sprawy narodowej. Przykładów tu przytoczyć można mnóstwo.

4) Armja Polska na Zachodzie (a na tą teraz głównie liczyć można) walczyć będzie w jednym szeregu z najlepszymi żołnierzami świata przeciwko armji, która stosuje w akcji militarnej wszelkie zdobycze nowoczesnej wiedzy; w bojach tych wyrobi się nieporównany materiał wojskowy, którego Polsce brak i przeciwko sformowaniu którego z taką energią pracują Niemcy od początku tej wojny. Armja Polska we Francji da armji niepodległej Polski tysiączne zastępy doskonałych oficerów i podoficerów, da jej kadry, bez których żadnego wojska formować niepodobna.

Powyższych korzyści spodziewać się należy, jak to już zaznaczyliśmy, przedewszystkiem od Armji Polskiej we Francji, albowiem nie udało się Polakom sformować poważnej Armji Polskiej w Rosji. Przyznać trzeba, iż formowanie to odbywało się w warunkach nadzwyczaj niekorzystnych. Rząd Tymczasowy Kerenskiego, pod dużym wpływem p. Lednickiego, zajął względem Polskich Sił Zbrojnych stanowisko wrogie. A kiedy rząd ten upadł, panowie Uljanow-Lenin i Bronstein-Trockij, którzy miejsce jego zajęli, wypowiedzieli wojskom polskim otwartą wojnę, oskarżając ich o dążności kontr-rewolucyjne. Ludzie ci działali niewątpliwie na korzyść Niemiec — nie więc dziwnego, że z taką bezwzględnością przeszkadzali rozwojowi Polskich Sił Zbrojnych w Rosji. Doprowadzili nawet (kto wie czy nie z namowy Berlina?) do tego, że gen. Dowbór-Muśnicki zmuszony był walczyć z nimi, a potem, kiedy Niemcy na wschód ruszyli, zawrzeć umowę z komendą niemiecką, która, bądź co bądź, rzuciła cień na polski ruch wojskowy w Rosji.

Korpus gen. Muśnickiego, będąc od dnia 25 lutego wojskiem neutralnym, jest dla Polski, na czas wojny, stracony. Za Korpusy generałów de Henning-Michelisa i Stankiewicza znajdują się na Ukrainie w sytuacji zbyt niekorzystnej aby mogły skupić wokół siebie poważne ilości żołnierzy polskich. Znajdują się one bowiem pośród oddziałów niemieckich, austriackich i ukraińskich, wobec których zmuszone są zachowywać się ostrożnie.

Zdaje się więc, że te 700 tysięcy żołnierzy polskiego, które znajdowały się w byłej Armji rosyjskiej, nie oddadzą już sprawie narodowej

tych usług, któreby oddać mogły gdyby utworzyły półmilionową Armję Polską na Wschodzie, o jakiej marzyliśmy, i która, dziś szczególnie, odegrałaby niewątpliwie wielką, historyczną wprost rolę w dziejach Polski. Ale do tego, niestety, nie doszło.

Pozostaje nam jednak Armja Polska na Zachodzie.

Armja ta powstaje głównie dzięki polskim kolonjom zagranicznym, a przedewszystkiem dzięki milionowym rzeszom rodaków naszych w Ameryce, którzy, choć żyją zdala od ziemi rodzinnej, nie przestali być Polakami, którzy czują i myślą po polsku, i którzy z bronią w rękę w obronie sprawy narodowej występując dowiedli, że są prawdziwymi synami ojczyzny!

Ileż to było uśmiechów sceptycznych i sarkastycznych uwag, kiedy ukazał się dekret p. prezydenta Rzeczypospolitej Francuskiej z dnia 4 czerwca, na którego podstawie formuje się samodzielną Armję Polską we Francji? Dziś, choć rezultaty jeszcze w zupełności nie odpowiadały nadziejom, możemy z dumą odpowiedzieć sceptykom i niechętnym, że sformowanie 1-ej Dywizji Polskiej jest kwestją kilku tygodni; że dotychczas przyjechało z Ameryki osiem transportów ochotników polskich; że 1-szy i 2-gi pułki Strzelców Polskich są już całkowicie sformowane i ćwiczą się obecnie w nowoczesnym sposobie prowadzenia wojny w pasie frontowym; że polscy artylerzyści budzą podziw fachowców francuskich, i że wkrótce sformowane będą ostatecznie wszystkie rodzaje broni, z jakich się składa dywizja, a więc saperzy, kawalerja, oddziały sanitarne, a nawet lotnicze.

Sprawa naszego wojska narodowego, jakim jest Armja Polska we Francji powinna wszystkim rodakom przyspaść do serca i wszyscy wojsko polskie popierać powinni. Albowiem sprawa ta, równie dla nas jak i dla obcych, jest sprawdzianem dążenia do zjednoczenia i niepodległości Polski. Stosunek danej jednostki czy grupy do Armji Polskiej, wykazuje czy dana osoba lub grupa uważa hasło Polski silnej, całej i o morze opartej za realny program polityczny, lub za ideał platoniczny tylko. A jeśli nie traktowaliśmy na serio naszego zjednoczenia, jeśli już teraz, podczas wojny, rezygnowalibyśmy z Poznańskiego, z Gdańska, z Galicji, lub z unji z Litwą, — wówczas dalibyśmy wrogiom naszym potężną broń w rękę przeciwko nam samym.

KAZIMIERZ SMOGORZEWSKI.

“ PREZENT ”

(BAJKA)

— « Choć cząstkę tego, coś mi skradł przed laty,
« Oddajmi dzisiaj! Postąpisz uczciwie
« I sprawiedliwie!
« Kolosalne twoje mienie
« Nie poniesie uszczerbku! Żyć będziesz bogaty!
« Ja zaś krok ten uczciwy stokrotnie ocenię,
« I zawsze, — słowo daję — gdy ci oto chodzi,
« O każdej porze, na wsze światła strony,
« Głosić będę (i z serca!) żeś... porządny złodziej!
Tak mówił do złodzieja szlagon okradziony.
Zaś złodziej, czy to skrucą, czy współczuciem tknięty,
(Fakt dla mnie dotąd zgola niepojęty!)
Szlagonowi odrzekł:
« Człowiecze!
« Sprawiedliwość jest moim zawsze ideałem,
« Któremu w życiu holduję.
« Choć więc jestem złodziejem, w każdym twoim słowie
« Krzycząca prawdę czuję!
« Dowiedz się zatem i świat niech się dowie,
« Iż wrócić dawno już chciałem
« Twój zabowany majątek!
« Tymczasem weź to... zaraz... trochę na początek!
To mówiąc wskazał kasę ogniotrwałą,
W której leżało
Sporo pieniędzy, złoto i klejnoty.
Szlagon z radości przemówić nie może...
Wreszcie wykrztusił: — « Boże!... Mocny Boże!...
« Więc nie sen to!? Mój dobry! Mój złodzieju złoty!
« Twa dobroć bezprzykładna cały świat poruszy!
« Dziękuję ci — szlachetny — z głębi mojej duszy!

« To złodziej! Takich Polska nie wiedziała jeszcze!!
« W rzedzie mych dobrodziejów ciebie ja umieszczę!
« No... a klucz? Klucz... od kasy... przeznaczył mój
[Panie!]
— « Co!? Klucz? — zawołał złodziej — Ten przy mnie
[zostanie!]

(Kurjer Lwowski.)

« LE-SKI ».



SPRAWY WOJSK POLSKICH KORPUSY POLSKIE NA KRESACH

2-go Korpus gen. Michelisa.

Według nadeszłych ostatnio do Warszawy wiadomości, 2-gi Korpus Polski liczący od 4 do 5.000 ludzi, pozostaje pod komendą generała Michelisa i był rozlokowany pomiędzy Antoninami a Starym Konstatynowem na Wołyniu. Obecnie podobno cofnął się do Winnicy. Oddział ten miał kilka zwycięskich starć z bolszewikami. Między innymi porucznik Jaworski na czele 250 żołnierzy rozbił i rozprędził pułk bolszewicki, opatrzonego w artylerię połową i liczący przeszło 2.000 ludzi. Korpus Michelisa osłaniał Polaków w pogranicznym pasie i pozostawał w stałym kontakcie z tamtejszymi organizacjami polskimi.

Korpus gen. Michelisa godnie spełniał swoją misję, zachowując ścisłą neutralność wobec wewnętrznych rosyjskich starć wojskowych, a występując jedynie w obronie zagrożonego życia lub mienia polskiego. Wobec niemożności technicznej porozumiewania się korpusu gen. Michelisa z korpusem gen. Dowbór-Muśnickiego, kontaktu ścisłego między nimi niema.

Korpus gen. Michelisa wraza podobno stale na siłach, dzięki napływowi polskich jednostek bojowych, wycofywanych z frontu rumuńskiego, i jest doskonale zaopatrzony. Oprócz piechoty i artylerji, posiada jazdę, złożoną z pułku ułanów i huzarów, oraz oddziały techniczne.

Generał-porucznik Eugeniusz de Henning-Michells urodził się w r. 1863. Po ukończeniu gimn. III w Warszawie oraz istniejącej podówczas junkierskiej szkoły piechoty, tudzież po odbyciu kilkuletniej oficerskiej służby frontowej, z odznaczeniem ukończył akademię sztabu generalnego w Petersburgu. Jako oficer sztabowy rozpoczął służbę na Syberji, gdzie pięknie się zapisał w pamięci wygnańców polskich. Wybuch wojny obecnej zastał gen. Michelisa na stanowisku komendanta twierdzy Dęblin (Iwano-Gród). Biorąc udział czynny w kampanji całej wojny obecnej, ranny trzykrotnie, awansowany do rangi generała-porucznika, dowodził 13-tą dywizją cesarską, poczem objął dowództwo korpusu. Za męstwo otrzymał wysokie odznaczenia wojskowe łącznie ze « złotym orężem św. Jerzego ».

W chwili organizowania przez b. warsz. Komitę Narodowy Legionów polskich, wznowiono w roku 1915 gen. Michelisa do Warszawy, pragnąc powierzyć jemu właśnie naczelne nadzienie legionami dowództwo. Gen. Michelis w tym czasie był wówczas w tej sprawie do głównej kwatery, a po rozmowie z ówczesnym głównodowodzącym sił rosyjskich, W. Ks. Mikołajem Mikołajewiczem, odmówił przyjęcia dowództwa nad legionami wobec niedostatecznego zagwarantowania ich polskości.

Obecny dowódca drugiego korpusu polskiego w Rosji obok wysokich swych zawodowych zalet wojskowych, wykazywał również zamiłowanie literackie. Kurjer Warszawski niejednokrotnie korzystał z wiedzy fachowej gen. Michelisa, drukując w dobie wojny rosyjsko-japońskiej artykuły treści wojskowej jego pióra, podpisane pseudonimem Marjana Zabłockiego. Pod nazwiskiem Jerzego Nowakowskiego napisał również gen. Michelis powieść, osnutą na tle wojny japońskiej p. t. *Zawierucha*. Powieść ta przed kilku laty ukazała się w druku.

3-ci Korpus gen. Stankiewicza.

O polskich oddziałach na Podolu i Wołyniu otrzymuje Czas następujące informacje:

Wydzielanie Polaków z armji rosyjskiej, rozlokowanych na t.zw. południowo-zachodnim froncie, odbywało się ze znacznymi trudnościami i nie zostało całkowicie przeprowadzone. Po wybuchu bolszewickiej rewolucji w ogóle wstrzymano narodowy podział wojska, a agitatorki nowego systemu usiłowali wpłynąć na żołnierzy polskich, aby nie opuszczali rosyjskich szeregów. Ta agitacja, poparta rozmaitymi demagogicznymi argumentami, nie zawsze była bezskuteczna.

W każdym razie na froncie rumuńskim generał Stankiewicz zgromadził około siebie blisko 12.000 ludzi, dobrze zorganizowanych i uzbrojonych. Stał z początku w Sorokach na Besarabji, potem przeszedł na lewy brzeg.

Dniestru, a główna jego kwatera była ostatnimi czasy w Mohylowie podolskim.

Po rozproszeniu wojsk bolszewickich, generał Stankiewicz znalazł się wobec armii rumuńskiej i wszedł z nią w kontakt. Ułożono się zachowywać wobec siebie wzajemną neutralność. Wogóle jednak wojskowe rumuńskie władze odniosły się do polskiego korpusu niezbyt życzliwie: może obawiały się z jego strony przeszkody przy okupowaniu Besarabji. Ten wzgląd skłonił zapewne generała Stankiewicza do przejścia Dniestru. Przed kilku tygodniami oddział ten powiększył się o 4.800 ludzi. Położenie jego jest trudne, gdyż jest otoczony z jednej strony przez Rumunów, z drugiej przez okupacyjne wojska austriackie. Z tymi ostatnimi będzie musiał generał Stankiewicz wejść w układy, może na tej samej podstawie, co generał Dowbor-Muśnicki z Niemcami.

Opięć tych trzech głównych skupień wojska polskiego. (Korpusy 1-szy, 2-gi i 3-ci) Potworzyły się jeszcze inne, nieliczne pojedyncze oddziały, które jednak nie przetrwały odwrotu Rosjan, gdyż były za słabe i pozbawione amunicji.

Pogrzeb pułkownika Mościckiego.

Jak wiadomo, jeden z członków pierwszej delegacji gen. Dowbora-Muśnickiego do Rady Regencyjnej, pułk. Bolesław Mościcki zginął z rąk bolszewickich. Ciało jego, które wreszcie znaleziono, przewieziono do Mińska, gdzie zostało pochowane z honorami wojskowymi w krypcie katedry. Obecnie przynosi *Dziennik Wileński* nieco szczegółów, dotyczących tego smutnego lecz podniosłego obrzędu. Wówczas przedewszystkiem na czele obu wychodzących w Mińsku pism polskich *Dziennika Mińskiego* i *Placówki* ukazały się dużych rozmiarów żałobne klepsydry następującej treści:

1-szy Pułk Ułanów.

S. p. pułkownik Bolesław Mościcki, Dowódca 1-go Pułku Ułanów, Kawaler orderów św. Jerzego 4 stopnia, św. Anny 2, 3 i 4 stopnia, św. Stanisława 2 i 3 stopnia, Krzyża św. Jerzego dla oficerów 4 stopnia, francuskiego Krzyża wojskowego (« Croix de guerre »), rumuńskiej Gwiazdy i włoskiego Krzyża wojskowego: bohater z pod Stanisławowa i Krechowca — poległ z ręki zabójców dnia 18-go lutego 1918 r. pod leśniczówką Dub, ziemi Mińskiej, w wieku lat 38.

Nabożeństwo żałobne w kościele katedralnym w Mińsku, oraz złożenie zwłok w podziemiach tego kościoła odbędzie się dnia 8-go marca 1918 r. o godz. 11 rano.

Pogrzeb odbył się w obecności niezliczonych tłumów, które wypełniły zarówno wnętrze katedry, jako też plac dookoła. Przybyły delegacje od cechów i korporacji ze sztabami, trumna tonęła w zieleni wienców. Oprócz wojska polskiego, instytucji polskich, złożone zostały też wieńce od oficerów niemieckich oraz od pozostałych w Mińsku oficerów Rosjan. Przemawiał nad

trumną kolega zamordowanego i towarzyszył w ostatniej jego wycieczce, cudem niemal uratowany porucznik Römer.

ARMJA POLSKA WE FRANCJI

Korespondent wojenny przy Armji Polskiej we Francji.

Na posiedzeniu Komitetu Wykonawczego *Wydziału Narodowego* w Chicago, dnia 6 marca, zapadła decyzja o wyborze korespondenta wojennego prasy polsko-amerykańskiej i *Wydziału Narodowego* przy Armji Polskiej we Francji. Korespondentem wojennym będzie p. Ignacy M. Osostowicz, dotychczas redaktor *Dz. Związkowego*. Po konferencji z przedstawicielami pism interesowanych, korespondent wyjedzie w najbliższych dniach do Francji.

Nominacje.

PIECHOTA.

Rozporządzeniem ministerjalnym z d. 29 marca są podniesieni do wyższej rangi następujący oficerowie Armji Polskiej:

Do stopnia kapitana: PP. G. Hacıski i A. Jasmont, porucznicy 3-go pułku Strzelców Polskich.

Do stopnia porucznika: PP. Palewski, Woyciechowski, Karwacki i Zieleniewski, podporucznicy 2-go p. Strzelców Polskich, oraz pp. Rusiecki-Kozłowski, Nowakowski i Grzybowski, podporucznicy 3-go p. Strz. Polskich.

Do stopnia podporucznika: PP. Laskowski i Zdrojewski, podoficerowie 1-go p. Strz. Polskich; pp. Malinowski, Kulwiec, Leszczyński, Łukasz, Lubicz-Kośmiński, Mochowski, Pawłowski, Sielawa, Więkus, Andruszkiewicz, Pryba, Urbaniak, Zarzecki, Gosiewski, Kowalski, Dąbrowski, Rasowski, Czajkowski, Kowalczyk, Słachciński, Zebrowski, Szembarski, Labecki, Nizki, Seiler i Dudek, podoficerowie 2-go p. Strz. Polskich, oraz pp. Rzekiecki, Zabłocki i Berwiński, podoficerowie 3-go p. Strz. Polskich.

KAWALERJA.

P. Dowbór (Józef-Ludwik-Czesław) — został mianowany porucznikiem.

P. Sobański (Jan) — został mianowany podporucznikiem.

P. Czacki (Stefan) — podporucznik kawalerji Armji Rosyjskiej jest upoważniony do służby w kawalerji Armji Polskiej.

SAPERZY.

P. Zaborski (Marceli-Edmund) jest mianowany porucznikiem.

PP. Grabiński (Andrzej) i Karolewski (Franciszek) — podporucznikami.

Oficerowie ci należą do 1-ej kompanji saperów Armji Polskiej.

NOWINY Z ZIEMI POLSKICH

— Sprawa litewska.

Voss. Ztg. donosi: W dniu 22 marca przybyli delegaci litewskiej Rady Krajowej do Berlina, aby kanclerzowi Rzeszy przedłożyć jej postanowienia. Po niedawnym oświadczeniu kanclerza Rzeszy w Parlamencie, pewną jest rzeczą, że uznanie Litwy jako wolnego i niezależnego państwa na monarchicznej podstawie nastąpi, gdy dokona się nieodwołalnych przyrzeczeń, że państwo to z Rzeszą niemiecką będzie miało ścisłą wspólność gospodarczą, cłową, kolejową, monetarną i militarną. Jak wiadomo, księciem panujący ma być książę z katolickiej rodziny.

Taege. Rundschau podaje wiadomość, że w pierwszej linii w rachubę wchodzi książę Urach, który już oznajmił, że zawezwaniu da posłuch. Nadto podaje pismo powyższe, że aż do definitywnego ukonstytuowania się państwa litewskiego ustanowiona zostanie wspólna administracja niemiecko-litewska, którą w każdym dziale przedstawiać będzie jeden urzędnik niemiecki i jeden litewski. W kwestji litewskiej zupełnie się zgadzają z sobą najwyższe kierownictwo armji, polityczne kierownictwo Rzeszy i przedstawicielstwo narodu litewskiego.

— Ohydny mord polityczny.

Gaz. Wieczorna donosi:

We wsi Kornałowice obok miejscowości Dublany w pow. samborskim, znaleziono rankiem na ulicy Wiejskiej jakiegoś człowieka tak straszliwie zmałowanego, że nie można było w pierwszej chwili ustalić tożsamości nieszczęśliwego. Przeniesiono go natychmiast do jednej z pobliskich chat i rozpoczęto energiczny ratunek, który doprowadził do tego, że ranny odzyskał chwilowo przytomność. Okazało się wówczas, że jest on wójtem Kornałowice, Polakiem i jak zeznał, został przez miejscowych chłopów ruskich pobity kołami tak straszliwie, że podpisał protest polski przeciw oderwaniu ziemi chełmskiej. Po obmyciu z krwi i założeniu prowizorycznych opatrunków przewieziono nieszczęśliwego do Sambora, gdzie w kilka dni potem umarł w szpitalu. Władze wdrożyły śledztwo, które toczy się w dalszym ciągu. Aresztowano kilkunastu chłopów ruskich z Kornałowice.

— Działalność Żeromskiego.

Stefan Żeromski, nasz znakomity pisarz, nie bierze udziału w walkach partyjnych. Jak donosi *Kurier Poznański* z d. 16 marca, bawi on oddaw-

ODCINEK POLONII z DNIA 13 KWIETNIA 1918 R.

ODWRÓT ROSYJSKI Z POLSKI W LECIE 1915 R.

(Przez naocznego świadka).

III

Po takim rozdziale ról decyzja do wojny nie była zbyt trudna: z początkiem sierpnia 1914 roku, dwa największe militarysty światowe, Rosja i Prusy, ruszyły w pole, pozornie przeciw sobie, a *de facto* obok siebie: Prusy przeciw Francji a Rosja przeciw Austrii.

Rosja, wierna zasadzie, że całość była tylko ukartowaną grą trzymała się « honorowo » reguły i nie starała się w niczym szkodzić na serio partnerowi — Prusom: kilka dywizji kawalerji rosyjskiej, rzuconych z linii Kalisz-Częstochowa na Wrocław-Katowice, mogłyby uniemożliwić Niemcom eksploatację kopalni śląskich na miesiąc i utrudnić współdziałanie austriacko-niemieckie w punkcie strategicznie najważniejszym. Ale zamiast tego, odrazu pierwszego dnia wojny Rosja oddała Niemcom bez strzału całe Zagłębie Dąbrowskie, ze wszystkimi polskimi kopalniami węgla.

Petersburg przekonał się jednak wkrótce, że z Prusami niebezpiecznie jest puszczać się w grę, w której jeden z partnerów nie wiele sobie robi z zastrzeżeń « moralnych », z góry ułożonych. Zniszczenie Kalisza przez Prusaków zmusiło rząd rosyjski traktować wojnę na serio, choćby ze względu na lekkomyślnie rozpętany nacjonalizm rosyjski; motoch petersburski, plądrujący i mordujący w ambasadzie niemieckiej na placu Izaa-kowskim, o dwieście kroków od Zimowego Pa-

łacu i gmachu sztabu generalnego, zaznaczył wyraźnie, że dynastia Romanowych, stale i bynajmniej nie dwuznacznie posądzana o sympatie niemieckie i zdradę Rosji, nie powinna z nim igrzać. Temu motochowi trzeba było dać dowód, że się nie trzyma z Niemcami; żeby samemu nie wisieć, powieszono Miassojedowa i hrabinę Kleinmichel; a wojnę postanowiono przenieść na terytorjum nieprzyjacielskie, do Prus wschodnich. Ale « istinno-ruskij » generał Rennenkampf postarał się o to, że ten eksperyment, zresztą dobrze pomyślany, skończył się katastrofą dla wojsk rosyjskich, a stał się podstawą tryumfów Hindenburga.

Po tej katastrofie wojna z Niemcami przestała być grą w ślepą babkę, a stała się sprawą narodową całej Rosji. Tak ją pojął przynajmniej W. Książę Mikołaj i Rosjanie, aczkolwiek nieliczni, którzy nie chcieli poniżyć Rosji do roli wasala niemieckiego. Niemcy zamiarkowali, że nad Wisłą koncentrują się siły rosyjskie, którym mogą nie poddać. Odrzuceni nad Marną od bram Paryża postanowili zgnieść wschodniego przeciwnika, zanim ten, razem z grupą francusko-angielską, weźmie ich w kleszcze. Ale i tu, jak we Francji, spotkał ich zawód: w bitwie pod Warszawą (22-go—25-go października 1914 roku) Wielki Książę Mikołaj nie tylko przekonał się, że Niemcom można pobić, ale postanowił wbrew tradycyjnej stuletniej przyjaźni Romanowsko-Hohenzollernowskiej runąć w ślad za nimi, na Wrocław. Był to jeden, jedyny moment w ciągu tej wojny, gdzie Berlin drżał ze strachu. Ale Hindenburg udowodnił wtedy światu, czym jest w dziejach ludzkości precyzja wojenna i dobrze zorganizowana sieć kolejowa: z Karpat, z pod Munkacza, przesunięto ku ziemiom śląskim przez Koszyce, Bogumin (Oderberg) i Kluczborek (Kreuzburg) generała Böhm-Ermollego z dwoma węgierskimi korpusami (IV-

ty Budapeszteński, pod generałem von Tersztianszkiem, i XII-ty Nagy-Szebensky, pod generałem von Kövess'em) z rozkazem zagrożenia Wiekemu Księciu drogi na Śląsk za wszelką cenę na linii Wieluń-Częstochowa. Zadanie nie było łatwe: toteż trudno opisać wybuchy wdzięczności Niemców śląskich, zwłaszcza poci pięknej, z jaką starano się wynagrodzić węgierskich zbawców.

Równocześnie przesunięto wszystkie wolne siły niemieckie ku Toruniowi, i stąd rzucono je tak szybko na prawe skrzydło wojsk rosyjskich, że sztab generalny W. Księcia, posuwając swe kolumny czołowe ku Kaliszowi, nie przypuszczał, że ma z boku całą potęgę, jaką Niemcy dysponowali podówczas na Wschodzie: d. 18-go listopada przychwycili Niemcy warszawskiego gubernatora pod Kutnem, a w dwa tygodnie później, mimo poważnej liczebnej różnicy, w olbrzymiej bitwie pod Łodzi odrzucili W. Księcia na zawsze od granic Niemiec i zmusili do odwrotu nad Rawkę i za Pilicę.

Zdawałoby się, że po tak olbrzymim manewrze przesunięcia kilkunastu korpusów na jedno skrzydło, co przecież nie mogło ująć uwadze rosyjskiego sztabu generalnego, tego rodzaju eksperyment już się więcej Niemcom nie uda. A tymczasem w pół roku później sztab generalny niemiecki powtórzył ten sam manewr, tym razem jednak na jeszcze większą skalę. Od początku listopada 1914 roku ofensywa niemiecka szła od Torunia na Łódź, a więc w kierunku południowo-wschodnim. Tymczasem ofensywa wiosenna, 1915 r. prowadzona przez Conrada v. Hötzendorfa i Mackensena miała kierunek wprost przeciwny: północno-wschodni, uderzała bowiem od południa, z Karpat (Gorlice-Dukla-Munkacz) na lewe skrzydło rosyjskie. To była jedyna różnica. Manewr pozostał ten sam.

(D. c. n.)

WŁADYSŁAW GETTLICH.

na w Zakopanym, gdzie rozwija z zapalem działalność literacką i oświatową. Silne porywy, które umieliśmy podziwiać w jego dziełach, zaznaczają się teraz w jego pracy społecznej. Kieruje on Kołem oświatowym Tow. Szkoły Ludowej. Nosi się też z projektem założenia polskiej Akademii literackiej, która ma czuwać nad czystością języka, dbać o godność narodową autorów i kierować przekładami z języków obcych celem wzbogacania piśmiennictwa narodowego.

NEKROLOGJA

Ś. p. A. M. Kluczewski.

Dowiadujemy się o śmierci ś. p. A. M. Kluczewskiego, który zmarł na suchoty w Villefranche d. 16 marca r. b. Zmarły urodził się w Warszawie d. 25 stycznia 1884 r.; kształcił się również w Warszawie. W r. 1906 przybył do Paryża gdzie zajmował się rysowaniem projektów witraży kościelnych. Pracował w fabryce witraży Nüsslera w Bernie, a od wybuchu wojny francuska fabryka Maumejean w Hiszpanji zgłaszała doń swe zamówienia. Rodak nasz zmarł w chwili, kiedy jego zdolność, jego pracowitość i uczciwość zyskiwały sobie coraz szersze uznanie i rokowały piękne nadzieje na przyszłość. Zmarły osierocił żonę i pięcioletniego synka, którym przesyłamy szczere wyrazy głębokiego współczucia.

We wtorek, d. 16-go kwietnia 1918 r., jako w pierwszą bolesną rocznicę śmierci ś. p. kapitana Witolda Januszkiewicza, poległego bohatersko pod Reims, w kościele Saint-Germain-des-Prés, w kaplicy « du Sacré-Cœur », odbędzie się o godz. 10-ej rano nabożeństwo żałobne za spokój jego duszy.

Na smutny ten obrząd rodaków zapraszają pozostałe po nim

MATKA I SIOSTRA.

KRONIKA

◊ Zebranie Związku Narodowego Polskiego.

W Niedzielę d. 14 kwietnia, o godz. 3-ej pp., odbędzie się zebranie zwyczajne członków Z. N. P. we Francji w lokalu własnym (31, boulevard des Italiens). Podczas zebrania rozdane będą karty członkowskie, artystycznie wykonane przez p. Ant. Kamińskiego, znakomitego rysownika polskiego.

◊ Obchód 68-ej rocznicy śmierci J. Słowackiego.

Kolonja polska w Paryżu, zaproszona przez Polską Ligę Demokratyczną, Polską Ligę Nauczania, Stowarzyszenie Polskiej Młodzieży Akademickiej « Samopomoc », Stowarzyszenie Techników Polaków i Towarzystwo Artystów Polskich, pomimo niepogody, stawiała się licznie w niedzielę d. 7 b. m. na cmentarzu Montmartre, aby z okazji 68-ej rocznicy śmierci J. Słowackiego złożyć hołd jego pamięci.

Wymienione stowarzyszenia złożyły wieniec z żywej zieleni i kwiatów. Zapowiedziane przemówienia z przyczyn niezależnych od organizatorów obchodu wygłoszonymi być nie mogły.

Wiersz « Zmartwychwstanie » wypowiedziany z uczuciem przez p. Józefa Lipkowskiego i śpiew « Boże, coś Polskę » wykonany przez oddział artylerzystów z Armji Polskiej (przybycie którego na cmentarz było miłą niespodzianką dla organizatorów i zgromadzonych) uczyniły wielkie wrażenie.

Przybyłym na obchód należy się uznanie za to, iż stawiający się punktualnie i w wielkiej liczbie, przyczynili się w znacznej mierze do tego, że uroczystość poświęcona pamięci narodowego wieszca wypadła bardzo poważnie.

◊ Zebrania dla dzieci zawieszono.

Wydział « Sokoła » opieki nad dziećmi komunikuje nad, że zebrania czwartkowe dzieci w ogródku (164, boulevard du Montparnasse) są

chwilowo zawieszono. Skoro tylko można będzie bezpiecznie się zbierać, to znaczy kiedy Francuzom się uda zniszczyć « Grubą Bertę », która Paryż ostrzeliwuje, zebrania zostaną wznowione.

◊ W sprawie zabitego Polaka-legjonisty.

Francuskie władze wojskowe proszą nas o informacje co do ś. p. Wojciecha Światowca, legjonisty polskiego, który został zabity d. 21 sierpnia 1917 r. we wsi Cumières pod Verdun. Chodzi mianowicie o to, czy zmarły pozostawił żonę lub krewnych i jaki był ostatni jego adres. Kolegów zmarłego prosimy o podanie nam tych szczegółów.

◊ Od Administracji.

Z powodu ogólnego podrożenia książek przez księgarnie, zmuszeni jesteśmy sprzedawać słowniki francusko-polski i polsko-francuski po 2 fr. 50 egz. (z przesyłką — 2 fr. 75) i po 5 fr. obydwa, oprawne razem w miękką skórę (z przesyłką — 5 fr. 50).

Wyszły z druku i są do nabycia w Administracji POLONII:

1) Książeczka do nabożeństwa.

Cena egzemplarza oprawnego w czarne płótno — 3 fr.; w imitację skórki — 3 fr. 50 cts.; w miękką skórę baranią — 4 fr. 50 cts.; w piękną skórę jaszczurową (chagrin), ze złożonymi grzbietami — 6 fr. Na przesyłkę każdego egzemplarza należy dołączyć 30 cts; można markami pocztowymi.

2) Zbiór polskich pieśni narodowych i religijnych (z nutami).

Cena, 4 fr.; z przesyłką, 4 fr. 40 cts.

WODA MINERALNA FRANCUSKA

VITTEL
GRANDE SOURCE

poleca się cierpiącym na:
ARTRETYZM — SKLEROZĘ
REUMATYZM — PODAGRĘ

H. KWADRANS

336, rue St-Honoré, Paris, 336.

Krawiec męski, były krojezy pierwszorzędných domów paryskich, przyjmuje obstalunki na ubrania cywilne i wojskowe. — Ceny umiarkowane. 23-5-18

Codzienny i Niedzielný

« KURYER POLSKI »

w Milwaukee, Wis., Ameryka.

Najstarszy i najpopularniejszy polski dziennik w Ameryce.

« Codzienny » kosztuje w Europie 20 fr. na rok. Niedzielný « Kuryer » — 10 fr. na rok. Codzienny i Niedzielný razem 25 fr. na rok.

Udziela czytelnikom w Europie wszelkich informacji o Polakach zamieszkałych w Ameryce, jak i o stosunkach amerykańskich.

Adresować: « Kuryer Polski », Box 68, Milwaukee, Wis., U. S. America.

L'IMPRIMERIE LEVÉ

ODDZIAŁ POLSKI

wykonywuje wszelkie druki polskie.

SZYBKOSĆ — CENY BEZ KONKURENCJI

71, rue de Rennes.



**MAGAZYN
KUSNIERSKI**

CHARLES
39, rue de Moscou, 39
Pierwszorzędne modele paryskie
Ceny Umiarkowane

Bronzy do oświetlenia elektrycznego
GAZOWE LAMPY — INSTALACJE
A. BOUILLON
112, Boulevard de Belleville, 112 — PARIS

BIENENFELD JACQUES

KUPEJE: PERLY, — DROGIE KAMIEŃ
— BIŻUTERJE OKAZYJNE —

PARYŻ, 62, rue Lafayette, 62

Téléph: CENTRAL, 90-10

MADRYD, 17, Calle Caracas

ANTIQUITÉS ET OBJETS D'ART

J. BAUER

ACHAT — VENTE — ÉCHANGE

37, rue des Martyrs — PARIS

• FUTRA — WYROBY FUTRZANE •
REPARACJE — PRZERÓBK

S. BESTER

• 43, rue d'Hauteville, — PARIS •

MARCELI BARASZ

88, RUE DAMRÉMONT,
PARIS

wydawnictwo kart
pocztowych, bromo-
wych — studjów akade-
mickich; próby wysyła
za zaliczeniem.

**WIELKIE ZAKŁADY
— OGRODNICZE —**

(Właściciel: **Edm. DENIZOT**)

polecają:

WSZELKIE DRZEWIA OWOCOWE,
OZDOBNIE, FORMOWANE, etc.

Cenniki na żądanie darmo i oplatnie

Adres: **E. DENIZOT**

Grandes Pépinières — **MEAUX**

(Seine-et-Marne)

FOURRURES & PELLETERIES

E. FISCH

48, rue Grenéta — PARIS

Librairie GARNIER Frères

6, Rue des Saints-Pères, Paris (VII^e)

Słownik Francusko-Polski, z podaniem sposobu wymawiania, zawierający wyrazy potoczne, niezbędny w podróży, tom oprawny w płótno miękkie, 32° 2 fr. 50

Słownik Polsko-Francuski, z podaniem sposobu wymawiania, zawierający wyrazy potoczne, niezbędny w podróży, tom oprawny w płótno miękkie, 32° 2 fr. 50

Dwa wymienione słowniki, oprawne w jeden tom 5 fr. 00

Wysyła pocztą za dopłatą 100/0.

Do nabycia we wszystkich księgarniach i w Administracji « Polonii ».

LE GÉRANT: P. NEVEU

PARIS. — IMP. LEVÉ, 71, RUE DE RENNES.